

## Linda Mili étudiante à la maîtrise en Sciences Biomédicales à l'UQTR.

### ▪ Atelier :

Je vous propose d'étudier la notion de l'autre dans les soins. À l'appui d'un texte de Martin Winckler ; médecin et romancier français, les étudiant.es en plus de revoir des éléments essentiels de l'éthique du care découvriront que l'altérité nous relie à notre propre corps, nous rapproche de notre subjectivité et donc de notre existence.

La Maladie de Sachs de Martin Winckler est un roman fictif plein d'humanité qui retrace le quotidien d'un médecin de famille ; le docteur Sachs. Bienveillant et à l'écoute, ce médecin accueille la douleur et la souffrance des patients.es et soigne leurs maux. Il consacre l'entièreté de son temps à sa vocation médicale. Prendre soin, c'est ce qu'il sait faire de mieux, mais qu'en est-il de lui ?

Son remède ; l'écriture, il décide à son tour de mettre des mots sur la brutalité de la vie à laquelle il est confronté et nous fait part de son histoire.

Le roman se décompose en succession de récit indépendant de personnes qui croisent son chemin en plus de ses patients.es, il s'agit de ses amis, sa secrétaire, son épouse, sa femme de ménage, la serveuse de cantine et bien d'autres.

L'extrait choisi s'intitule « *la communication* » et aborde la mort de l'autre, notion bien plus difficile à vivre que sa propre mort.

La maladie de Sachs a obtenu le prix du Livre Inter en 1998, et a été adapté au cinéma en 1999 par Michel Deville.

### Problématique :

À partir de l'analyse du texte, peut-on dire que nous sommes reliés les uns aux autres, et donc dans une certaine mesure interdépendante ?

*Cet atelier va aborder des notions sensibles comme la mort ou encore la vulnérabilité humaine. Si tu ne te sens pas en mesure de suivre l'atelier, fais-moi signe.*

### ▪ Organisation :

#### **1<sup>er</sup> temps :**

- 20 minutes : Présentation du roman et de l'extrait « *la communication* »
- 20 minutes : Rappel de notion sur l'éthique du Care par Martin Vallée, professeur de philosophie au Cégep de Shawinigan.

**2<sup>ème</sup> temps :** 40 minutes : Étude des textes individuellement et réponses aux questions.

**3<sup>ème</sup> temps :** 40 minutes : Réflexion sur les textes en sous-groupe et discussion sur la maladie, la fin de vie, la mort que l'on est avant tout capable de vivre et d'expérimenter par l'intermédiaire de l'autre.

*Possibilité de lire le texte avant le début de l'atelier, mais prière de ne pas répondre aux questions avant.*

Merci !

## ▪ Première partie : ma propre mort

« Lorsque j'étais enfant, ou juste adolescent, je ne m'endormais jamais le soir sans penser : *Un jour, il faudra mourir.*

Serré entre mes draps, je priais. À l'époque, je n'avais que ça pour combattre la terreur. Plus tard, j'ai consommé beaucoup de mouchoirs en papier.

Beaucoup plus tard, j'ai vu des hommes de trente-cinq ans cloués au lit par une tumeur au cerveau – ou par la chirurgie qui la leur avait enlevée –, de vieilles femmes éventrées, des petites filles à l'abdomen distendu par un lymphosarcome, que la mère ne parvenait pas à masquer par des vêtements deux tailles trop grandes, des hommes et des femmes qui ne dormaient plus et geignaient : « Mon foie est foutu », foutu foie, ce juif de l'organisme, il a toujours tort, même quand il n'y est pour rien, mais lorsqu'il est gros et dur et infiltré et maronné, lorsque les doigts palpent les métastases sous la peau, on sent ses yeux fuir les yeux de l'autre, on entend sa voix devenir nasillarde, on se sent à la fois très con et très petit, petit à hurler.

Comme tout le monde, j'imagine, je me suis longtemps demandé de quelle manière je mourrais.

Je commençais, c'était plus facile, par faire la liste des maladies que je n'aurais pas. Évidemment, à l'âge où je pouvais me poser la question, je ne pouvais déjà plus succomber à un accident obstétrical, ou à une mort subite du nourrisson. Les cancers de l'utérus ou de l'ovaire me seraient épargnés. Et, rapidement ça s'est mis à glisser. Les cancers du sein, on en voit chez l'homme. Les accidents de la route, ça arrive à tout le monde. Il y a aussi les ruptures d'anévrisme, ces petites malformations des artères qui se dilatent avec le temps, et qui finissent par péter un jour sans crier gare, pendant qu'on pousse un meuble ou qu'on soulève un canapé. Comme vous l'imaginez, j'ai vite cessé mon énumération. Il y avait – tout de même – autre chose à vivre.

Et puis, un jour, j'ai vu des morts. Et ils m'ont fait comprendre que la mort défie notre imagination.

Des morts, comme vous et moi, j'en ai vu de toutes les couleurs.

Des insuffisants cardiaques bleus d'avoir étouffé.

Des hommes exsangues d'avoir perforé leur estomac.

Des femmes jaunes comme un coing de s'être fait avorter par une crapule diplômée de la faculté.

Des hommes de soixante ans jetés sur leur lit, le visage rouge d'apoplexie.

Des cancéreux décharnés, des enfants cassés de partout, des grands handicapés recroquevillés, contorsions figées pour l'éternité.

J'ai vu des noyés qui s'étaient couchés, les bras croisés, dans un ruisseau ; des pendus tirant tranquillement la langue à leur chienne de vie dans un cabanon abandonné, ou adossés paisiblement à un arbre dans un jardin. J'ai vu des veufs qui, après avoir rangé tous leurs papiers, fait leur vaisselle et leur ménage, donné à manger à leur chat et éteint toutes les lumières, s'étaient allongés dans le noir, dans le cellier, sur de vieux sacs à pommes de terre, pour ne pas mettre du sang partout, et s'étaient tirés une balle dans la tête.

Tous ces morts m'ont appris une chose paradoxale, une chose insupportable, et pourtant irréductible : c'est qu'il est moins douloureux de penser à sa mort que d'aimer. Car si nos corps vivent, c'est grâce au corps de l'autre, de l'être aimé.

Aimer c'est être impuissant contre le temps, et en avoir conscience.

Aimer, c'est savoir que l'amour n'aura qu'un temps, tout le temps de la vie peut-être, mais seulement ce temps-là.

Aimer, c'est savoir que si l'on ne meurt pas le premier, on verra l'autre mourir.

Qu'on verra la vie et l'amour mourir chez l'autre, avant même que l'autre ne meure. Et qu'en voyant l'autre mourir, on mourra tout vif.

Que deviendra mon corps quand l'autre ne sera plus ? Que deviendra ma vie ? Que deviendra ton corps quand j'aurai disparu ?

Je ne sais pas, cela et mes patients ne me l'ont pas appris.

Ils m'ont seulement montré qu'il y a toutes les raisons d'avoir peur de la vie, aucune d'avoir peur de la mort.

Les morts ne sont pas effrayés. Ils ne bougent pas, ils ne disent rien. Ils ont souvent la bouche ouverte, parce qu'ils sont fatigués de l'avoir fermée si longtemps. Leurs paupières sont molles, leur peau est jaune et leurs mains ne parlent plus. C'est froid, un mort. Froid et flasque. Pas froid comme la mort, mais froid. Sauf quand il est dans son lit, sous les draps, et qu'il vient de mourir. »

*La Maladie de Sachs, extrait « La communication », Martin Winckler, 1998*

#### **En résumé :**

- L'enfance rime avec innocence : peur de la mort.
- Être adulte rime avec maturité et passe par des expériences de vie dont la mort en fait partie : sentiment de tristesse et d'impuissance face à la souffrance de l'autre et du caractère inéluctable de la mort.
- Le vécu de l'autre me confronte à ma propre existence et à cette expérience intime que je vais aussi vivre : ma propre mort.
- Impossibilité de saisir sa propre mort, car en plus d'être incertaine, elle est « utopique », et paraît irréalisable.
- Le docteur Sachs, en plus de l'avoir vu, il expérimente la mort au travers de ses patients et celle-ci dépasse sans cesse le réel.
- Mort de l'autre engendre douleur.
- Remède : aimer l'autre pour se sentir en vie.

**Question 1 : Dans cet extrait, le narrateur, le médecin, le Dr Bruno Sachs pense à sa propre mort. Comment un évènement aussi unique, si intime le lie-t-il aux autres ?**

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

## ▪ Deuxième partie : Constat de décès

« Vous, le médecin, on vous appelle, et on vous dit, désolé :

Je l'ai trouvé le matin en allant le chercher pour un petit déjeuner qu'il ne vient jamais prendre si tard d'habitude, même un dimanche, c'est quelqu'un qui ne sait pas rester au lit, mais là...

Ou bien c'est l'affolement les hurlements, les cris, les pleurs, les cheveux qu'on arrache, les cendres sur la tête les implorations à genoux, Pourquoi pourquoi pourquoi. C'est pas vrai c'est pas vrai c'est pas vrai, Pas lui pas lui pas lui, Faites quelque chose docteur ce n'est pas possible, il ne peut pas m'avoir fait ça.

Alors, vous vous mettez bêtement à ausculter un abdomen gargouillant, à palper vaguement un thorax que plus aucun souffle ne soulève, à scruter des yeux aussi ternes que ceux d'un rouget dans une poêle. Pour faire comme si. Pour pouvoir dire qu'il n'y avait rien à faire, que l'on n'a rien pu faire. Pour qu'on ne puisse pas dire que l'on n'a rien fait.

Ou alors c'est un vieux ou une vieille, tombés d'un coup sur-le-champ brutalement dans la cour, sur la moquette ou au pied de l'escalier, et il faut la transporter jusqu'au lit, le tourner – ohmondieu qu'il est maigre je m'en rendais pas compte, oh mon dieu qu'elle est lourde, on dirait pas comme ça – et vous tombez la veste vous remontez vos manches, Je vais vous aider – Merci Docteur, c'est vrai, il faut le, la préparer.

La dévêtir pour l'habiller (tout propre, toute belle) dans la robe ou le costume qu'il, elle avait choisi pour l'occasion au retour du cimetière quand on a acheté la concession tous les deux, sur la dalle y a nos noms, mais pas la date bien sûr, c'est le marbrier qui nous a arrangé ça, qu'on n'ait pas à s'en occuper vous savez dans ces coups de temps-là, et puis aujourd'hui je suis là, mais quand je m'en irai, les enfants sont trop loin, ils feront pas les choses comme nous, alors on s'est dit il n'y aura plus de souci à se faire, Tenez, vous voulez bien m'aider à lui enlever sa chemise de nuit (souillée, ou sa chemise à carreaux qui se boutonne aux deux tiers et qu'il faut sortir par la tête – même quand ils ne sont pas encore raides, c'est difficile, les bras sont livides et glacés et lourds comme du marbre, mais aussi fuyants, brisés aux jointures), Quand je pense qu'il avait tout le temps mal à son épaule j'aurais jamais cru qu'on pourrait la lui lever comme ça pour le déshabiller, et puis le damart qu'elle portait toujours (et le collier, la chaîne, la Croix, le Saint-Frusquin), On va la lui laisser, attendez je vais lui passer de l'eau de Cologne ça le rafraîchira (et vazy quejtfrotte et vazyquejtapote avant de lui passer la chemise blanche fraîchement repassée, le chemisier rose) qu'elle portait au mariage de la petite-fille, même qu'elle lui avait dit qu'elle voudrait la revoir belle comme ça, la pauvre, elle se doutait pas que ce serait la dernière (touche sur le col, aplati, tapoté lui aussi, et puis faut s'occuper du bas, tirer les draps jusque-là encore posés sur le bas-ventre, histoire de ne pas voir ne pas encore jeter un œil sur cette zone-là, aux poils gris clairsemés désargentés autour d'un sexe pâle fripé recroquevillé plus là, plus bon à rien depuis bien longtemps – à moins qu'il ou elle n'ait commencé à se vider déjà, borborygmes entendus pendant la toilette de l'étage supérieur, et que les vagues odeurs jusque-là ignorées ne se transforment en vapeurs méphitiques à la levée du drap, fesses sexe baignant dans la merde), C'est pas grave on fera bouillir et y a l'eau de Javel, mais on va pas le laisser comme ça lui qui était si propre elle qu'était si soignée tenez (et vazyquejtfrotte et vazyquejt'essuie, et une fois que le mal est réparé, le drap roulé en boule dans la baignoire, il revient elle rapporte des vieux chiffons torchons et deux ou trois garnitures qui datent de) la grand-tante qu'on a eue à la maison il y a sept ans elle perdait la tête et elle se laissait aller, alors on était obligé de lui en mettre et quand elle est partie à l'hôpital je sais pas pourquoi elle les a gardées au cas où, mais elle se doutait pas que ce serait pour (la garnir, lui glisser dans la culotte ou le slip enfilé à grand-peine car les jambes c'est plus lourd encore plus flasque, comme si tout le corps s'y agrippait encore et la jupe ça va encore mais), Le pantalon, qu'est-ce que c'est dur ! Lui qui voulait même pas que je





▪ Discussion :

1<sup>ère</sup> partie : Il est possible d'éprouver de l'empathie pour l'autre, de ressentir sa douleur, ses peines et ses souffrances. Ainsi, la vulnérabilité humaine est-elle une condition d'accès à l'autre ?

2<sup>ème</sup> partie : Réflexion sur la problématique

Dans cet extrait, peut-on dire que nous sommes reliés les uns aux autres, et donc dans une certaine mesure interdépendant ?